

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON. . . Caissier.
MADELON. . . Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouaillieur et gouaillieur; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
AUX FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

REDACTION

COGNE-MOU. . . Rédacteur.
CLAUQUE-POSSE. . . id.
JÉRÔME. . . id.

Pour être admis à faire des armes dans règne de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour satisfaire aux nombreuses demandes d'abonnement qui nous sont adressées de toutes parts, nous nous voyons obligés d'enfreindre un des articles de notre programme.

A partir du premier janvier, nous recevons, des départements seulement, des abonnements de 6 mois au *Journal de Guignol*, au prix de 4 fr. en bons de poste.

Et pour faciliter la vente à MM. les libraires du dehors, nous leur ferons des expéditions de 10 exemplaires avec les remises d'usage, payables de trois mois en trois mois et d'avance.

Un dépôt du journal a été établi à Paris, à la librairie Calvet, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.

TRENTIÈME

AUX GONES DE LYON (*)

Sont-y embêtants ! sont-y embêtants !... Des pillandrins que j'ai fait ça qu'y sont et que veulent maitrilloner chez moi ; de z'artignols que j'ai nourris de mon lait et que grafinent la main qui leur z'y a donné à têter ! Ganaches de rédacteurs, si je vous agraffe un de ces quatre matins, c'est moi que me charge de vous faire danser un rigodon en battant la mesure sur vos guerdines de carcasses que la basane vous en pètera.

Voyez-vous un peu comme y z'arrangent mon journal, comme y pitrognent la fricassée de béatilles

(*) Notre rédacteur en chef étant revenu complètement gris de la vogue de Jobardville, nous prions nos lecteurs d'excuser l'incohérence de son article.

(N. de la R.)

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

GAMBES LYONNAIS

Rodinet.

Un écrivain illustre, Eugène Sue, a fait de Rodin, dans un roman bien connu, un type de cafard qui nous engage à prendre un diminutif de ce nom pour un diminutif de ce type ignoble.

Certes, la dévotion est une bonne chose, un peu ennuyeuse parfois pour les amis du dévot et surtout de la dévotion ; mais, après tout, chacun est libre d'agir à sa fantaisie, et Rodinet n'aurait rien à craindre si sa piété était sincère.

Mais malheureusement cette vertu n'est pour lui qu'un prospectus et une réclame, de telle façon qu'il ne faut, ce me semble, aucune pitié pour ces escobars de bas-étage qui s'en vont baver dans les bénitiers.

que je repasse tous les dimanches aux Lyonnais ? M'ont-y pas fait dire dans mon dernier mimero que je voulais laisser ma navette à blagues pioncer son quart-d'heure dans le quartier de la lantibardanerie ; au lieu que je n'avais dit le *questin*, pardine ! Y savent pas ce que c'est qu'un *questin* ben sûr, et y z'ont pas vu que c'était z'une frimousse de réthorique que s'appelle prose à poupée que je n'avais faite ; mais c'est pas une raison pour me cogner de z'images comme ça sus le casaquin, que tous les canuts me feraient les cornes si je l'avais lachée. Une navette que dort dans un quartier ! c'te bêtise ! Mais y s'en fichent pas mal, y disent après que ça sont de fautes estylpographiques, et pis velà tout.

Enfin n'heureusement que j'ai poyu m'escanner de tous ces embarlificotements que finissent par me faire sonner un grelot dans le melon, en allant montrer mon sarsifix à la fête baradoire ouisque des gones de mes amis m'avient fait la politesse de m'inviter.

C'était bigrement chenu cependant, et qu'y avait ben de quoi faire douze chroniques locales, six faits divers, quatre feuilletons, trois articles de fonds, deux variétés et une conférence ; gn'y aurait ben de malice si j'y trouvai pas la façon d'une impression de voyage. Allons de la pogne, je fourre la patte sus les marches, ça y est, je pars, z'enfants.

C'était pour une belle matinée de janvier, sept heures sonnaient au vieux beffroi de l'antique métropole des Gaules, dont les clochers noircis par la nuit des siècles projetaient la silhouette dentelée de leurs ornements gothiques sur l'horizon va-oreux et empourpré par les rayons du soleil se levant derrière les monts aux neiges éternelles ; un homme à la démarche alègre, au regard

Mine paterne, air béat, puant le séminariste moisi, il affecte au dehors une allure cléricale ; sa redingote prend des tons de soutane, ses souliers auraient des boucles d'argent s'il osait, et, entre ses gants sales en filasse noire, on voit s'égrener mélancoliquement les grains usés d'un chapelet crasseux.

Ce chapelet joue un grand rôle dans l'existence de Rodinet, c'est son cheval de bataille et en même temps son rempart favori ; le traite-t-on de voleur, il lève au ciel ses yeux chassieux en récitant quelques *Ave Maria*, et, en trompant son client, il tourne autour de son poignet un rosaire à plusieurs fias.

Dans une discussion d'affaires, s'il tire son mouchoir sale, c'est pour laisser tomber ce terrible chapelet, et sa chemise de huit jours sait s'entrouvrir au bon moment pour faire entrevoir béatement un scapulaire qui cascade sur ses chairs molles et flasques.

Rodinet voudrait bien faire croire qu'il a mis le Père Eternel de compte à demi dans ses tripotages commerciaux ; il cherche si bien à afficher sa piété, que c'est à dégouter pour la vie de devenir vertueux.

Loin de lui les plaisirs de ce monde ; la gourmandise elle-même, ce vice toléré, cet exutoire de la chair en rébellion, lui est inconnue ; son magasin et les sermons, le

malicieux, à la physionomie narquoise et revêtu du costume modeste et suranné des vieux ouvriers lyonnais, descendait d'un pas rapide la rude montée du Gourguillon.

Ah ! l'animal !... C'te imbécile d'imprimeur que vient me demander de la copie ; y gueule que suis en retard ; grand benoni, va ; venir me tarabuster comme ça au plus beau palagraphe ; je n'en avais plus que pour dix minutes, je suis arrivé à Barjols au mois d'avril, avant que M'ssieu Ponson du Terrail oye envoyé aux galères son vicomte de Morlux. Je peux plus remonter les fils de mon histoire maintenant, y m'a coupé ma pièce sus le méquier du façonné, encore que j'y avais mis toutes mes bolines, tous mes cartons, c'était monté à la Jacquard, y vela tout flambé à présent.

Je vous aurais raconté tout mon voyage et pis que je m'étais arrêté à Valence, un endroit qu'a des souvenirs historiques et de monuments comme qui dirait l'estatue de Championnet, un général fameux qu'a inventé des boulets de nouvelle espèce, vu qu'y sont arrepresentés avec lui autour de son pied de stalle, et pis aussi la Maison des Masques qu'est le berceau paternel des Guignols avant qu'y soyent venus t'à Lyon, même qu'on y a représenté le potrait de toutes les marionnettes dont y se servient ; c'est y drôle toutes ces margoulettes esculptées en pierre de taille.

Velà donc que ne suis arrivé à Jobardville la veille, qu'on était après vèpres, ma foi oui, vèpres ou p'têtre ben les complies, comme y disent ; après ça on a fait la *bénédiction des armes*. Blague dans le coin, c'était pas de plaisanterie : y z'étaient là cent cinquante matins en blouse bleue et en ceinture rouge avec de fusils à deux coups, le chapeau sus l'oreille, alignés comme de vieux troupiers, et pis quarante-deux autres encore plus

commerce et l'église, tels sont ses seuls plaisirs, telles sont ses seules joies.

Dans son genre, c'est un homme complet ; il faut bien le connaître pour voir passer le bout de l'oreille. Ceux qu'il a volés sont tentés de se rappeler le sacrifice d'Abraham, et, comme le petit Isaac, ils se soumettraient presque, tout en regrettant qu'une Providence charitable n'ait fait intervenir le belier biblique pour les remplacer.

Sa parole onctueuse, son verbiage de sacristie ajoutent encore à son apparence ; mais voyez-le seul à seul avec ses chers écus, ce n'est plus le même homme, c'est Harpagon doublé de Tartuffe, devant sa caisse et quittant sa doublure.

Cupide et rapace, il sait à l'occasion donner un ostensor ou une chasuble dont le prix lui sera restitué au centuple, et, araignée hypocrite, il attend dans le coin de sa toile que lui arrivent les mouches innocentes qu'il doit égorger.

C'est audacieux à Guignol de venir après Molière stigmatiser l'un de ces voleurs de réputation ; mais la trique n'est elle pas suffisante pour administrer une correction à ces coryphées de l'hypocrisie.

CLAUQUE-POSSE.

malins qu'aviont de tromblons, vous savez, ces fusils qu'ont la gueule plus grande que le ventre pour mieux cracher les prunaux; vrai, ça faisait trembler tout de même, sapristi! Après la bénédiction, y z'ont tous été faire la révérence à leur patron qu'est St-Pancrace : c'est le curé que commence les politesses, après viennent les autorités qui areprésentent la noblesse, et pis encore après tout le petit monde que font le tiers-état, avec de tambours et de fifres qu'y z'appellent de galoubets que j'en sais pas l'étymologie. Là dessus on s'est en allé, et moi aussi que je n'avais un sommeil de chien.

Vous allez voir maintenant. Je parie que vous devinez pas les honneurs qu'on m'a faits là bas, à moi... Hé ben! sont-y pas venus le lendemain matin me réveiller en musique; y m'ont fiché une sérénade même qu'y dansiont devant la porte par magnière de réjouissance. Ça m'a fait quéque chose, nom d'un rat! je n'ai passé la tête par le chassis, j'ai voulu les remercier, mais il n'y a pas eu mèche, je n'avais les larmes aux z'œils et je bavais comme une merluiche. Mais si je vous raconte ça, les gones, c'est pas rien pour m'en faire accroire, c'est censément pour faire honte à ces pilereaux d'ici qu'ont l'air de me mépriser et pour vous apprendre que les genses de là-bas sont de bons zigues qu'aiment les Lyonnais pour de bon.

Je reprends la navette de mon histoire. Ce jour-là c'était dans le grand camp de la fête, y z'étaient tous fichés sus leur trente-six, et les canantes de l'endroit avec des cotillons courts et de z'œils que reluisent comme de chandelles, ça me traversait tellement les flancs que le reloge aux sentiments faisait tic-tac dans mon estôme de la belle façon. Heureusement que la procession a commencé, et pis une procession avec des bandes qu'étaient ben autre chose que celle des souffleurs. Fallait voir! gn'y en avait d'abord tout habillés en dentelles avec des drapeaux de fleurs et de plumes que fesaient la danse des cerceaux, après c'étaient les chevaux-faux, comme y en avait autrefois à Lyon au quartier d'Ainay, que sont censément sus des chevaux de carton et que dansent avec de chapeaux chinois et de grelots. Enfin, la dernière bande n'était de tous les gones et de toutes les petites canantes de l'endroit que sont habillés en danseurs; ceux-là s'appellent les tripettes, pace qu'autrefois le patron de l'endroit leur payait à tous, pour c'te fête, une fricassée de gras-double. Et pis tout ce monde-là s'est mis à faire la farandole. Ah! c'était ben autre chose que leur farandole de Roland à Roncevaux à ces farceurs de grands théâtres; c'est de la gnognotte en comparaison : figurez-vous donc que l'Esplanade oussqu'elle se fait est quasiment grande comme la place Belle-cour. Nom d'un rat! quand j'ai vu c'te joye, j'ai pas pu y tenir, je gigotais des guiboies; ma foi je me lance, j'empogne les mains de deux de ces gaillards, et hardi donc! en avant la musique! Et qu'elle était chenuse la musique, sans compter les coups de canon et les tromblons que faisaient un tapage du diable. C'était-y canant! z'enfants! c'était-y canant! Nom d'un rat! je serais ben resté dans ce pays oussque je n'étais logé chez un Lyonnais que n'avait tout plein soin de moi, et pis les mamis du pays qu'étaient toujours en politesse; je faisais mon cagnard toute la journée, quoi!

J'aurai ben voulu voir la fin des fêtes, que gn'y avait pour huit jours encore; mais je t'en fiche, y a pas eu plan avec le grands godiviaux comme des rédacteurs. Velà-t'y pas qu'y m'envoyent une dépêche pour me faire revenir, les guerdins! Ça voulait plus marcher, tant y z'aviont petafiné les affaires : y m'ont laissé les portraits de M'ssieu Lemercier de Neuville empétrés à la Préfecture, y m'ont tout fiché sens-dessus-dessous dans la boutique. Ah! je n'en ai de fils à remonder, z'enfants. Qué bousillage! qué bousillage!!

GUIGNOL.

GUIGNOL EN COLERE

Dix heures du matin sonnent à l'horloge de l'église de la Charité. Guignol, assis devant la porte d'un de nos cafés à la mode, achève de prendre sa demi-tasse. Il tient à la main d'un air courroucé la brochure de feu Dupin, sur « le luxe effréné des femmes; » Gnafron, qui l'a aperçu de loin, s'avance avec la légèreté d'une souris derrière son vieux camarade, et lui frappant à l'improviste sur l'épaule :

GNAFRON.

Tudieu! mon vieil ami, ta mine renfrognée Me fait mal augurer du sort de la journée. Qui t'a rendu morose ainsi dès le matin?

GUIGNOL.

Mon cher, ni plus ni moins que l'œuvre de Dupin Que voici.

(Il lui met la brochure sous le nez.)

GNAFRON *(après avoir lu le titre).*

Nom d'un rat! tu es bien difficile! Selon moi, cet écrit, ravissant comme style, Est, en outre, parfait, divin de vérité! Enfin....

GUIGNOL.

Pauvre ignorant! âne trois fois baté! J'admire ta candeur : il suffit qu'on te dise Qu'un homme a du talent, aussitôt ta sottise Va colporter partout, sur un ton doctoral, Que son génie éclipsé Horace et Juvénal; Mais moi qui ne suis point un mouton de Panurge, Je vais dire son fait au Nestor dramaturge.

(Gnafron, épâté, ouvre démesurément les oreilles.)

GUIGNOL, s'animant.

Point n'est besoin, ma foi, d'être un profond penseur, Ou du faible opprimé l'habile défenseur, Pour savoir décocher la mordante épigramme Contre le luxe outré de la timide femme. Ce luxe étourdissant nous le voyons fort bien Sans le secours des yeux d'un académicien; Et je n'aperçois pas quel mérite il découle A dénoncer un fait qui éblouit la foule.

GNAFRON.

Oh! d'accord, mais conviens que tous ces falbalas Insultent le haillon qui grouille au galeas.

GUIGNOL.

Double sot! songe donc que ces riches toilettes, Ces bijoux précieux, ces dentelles coquettes, Représentent le pain de plus d'un ouvrier, Le feu brillant dans l'âtre et l'aisance au foyer, Et que l'or que le riche, à pleine main dépense, Pour se donner un ton de suprême élégance, Anime l'industrie, au commerce dit : Vas! Mon concours, sois en sûr, ne te faillira pas. Que deviendrait, grand Dieu! la classe prolétaire Si soudain abdiquant son luxe héréditaire, Le riche ne songeait qu'à conserver son or, Sans cesse agenouillé devant son cher trésor? La France, hélas! bientôt, vaste champ de misère, Pourrait donner la main à la vieille Angleterre, Et le peuple en guenille, affamé, sans travail, Parquerait en plein air moins heureux qu'un bétail!... Aussi, loin de blâmer le luxe de la femme, Qu'un im.... prudent osa qualifier d'infâme, Disons à haute voix : « Anges par la beauté, « Vous apportez du ciel la douce charité; « Cet or que vous jetez, pour embellir vos charmes, « Dans le réduit du pauvre a séché bien des larmes;

« Et ces larmes du pauvre effaceront un jour, « Devant Dieu qui voit tout, bien des péchés d'amour!

GNAFRON, avec enthousiasme.

Tu parles à ravir. *(lui serrant la main)* Et nom d'une canette!

Les cocottes vont rire en lisant ta gazette!...

(Ils paient leurs consommations et partent bras dessus bras dessous.)

COGNE-MOU.

OFFICINE DE MARIAGE

Un nombre considérable de prétendants et de prétendantes s'est déjà présenté au bureau du journal. Notre avis avait porté ses fruits et une fois de plus Guignol peut se flatter d'avoir découvert un nouveau besoin de la population lyonnaise et d'avoir apporté remède

COTÉ DES HOMMES.

Offres.

Un jeune homme de 25 ans, blond, vacciné, bachelier ès-lettres, dans une assez jolie position financière, esprit moyen, pas de manies trop accentuées, mangeant beaucoup et un peu timide, désire trouver une compagne. Adresser les demandes aux initiales T.T., n. 1, au bureau du journal.

Demandes.

On désirerait trouver un homme d'un âge mûr s'occupant à des travaux d'esprit (*sic*), ayant entre une certaine quantité de cheveux, bon pied, bon œil, raisonnable et ayant vécu; pour faire le bonheur d'une jeune fille dont la naissance est un mystère qui s'expliquera sans doute dans la suite des temps. — Initiales M.P., n. 2.

COTÉ DES DAMES.

La timidité, apanage général de ce sexe au pied duquel nous tombons comme de juste, l'a sans doute empêché de nous envoyer des propositions d'un placement facile. Fidèles cependant à notre mandat, nous n'hésiterons pas une minute à insérer les deux notes suivantes :

Offres.

Une femme qui avoue que sa vertu a reçu quelques accrocs, mais sachant lire et coudre, désirerait rentrer dans le chemin de l'honnêteté en donnant son cœur et sa main à quelque garçon de bonne volonté. Elle possède 1,700 fr., un trousseau et des meubles, et répond au nom de Clara. Ecrire ce nom au bureau du journal.

Demandes.

Une douairière, assez bien conservée et possédant 2,400 fr. de rente, demande un mari, jeune, joli garçon et qui puisse la faire respecter. Elle habite les environs de Lyon, mais on n'a qu'à adresser la lettre aux initiales P.P., n. 4, au bureau du journal.

Nous publierons quelques résultats quand nous en aurons. Pour aujourd'hui bornons-nous à répéter que cet office de mariage est entièrement gratuit et que Guignol n'a en vu que le bonheur de ses compatriotes et l'accroissement du nombre de ses lecteurs de l'avenir.

LES PUPAZZI LYONNAIS

Par Lemercler de Neuville

LAURENT DESCOURS.

TERME.

PERRAS.

Nous espérons pouvoir continuer la suite des cinq députés du Rhône par MM. L. Descours, Perras et Terme, mais la commission d'examen, sans nous refuser positivement l'autorisation de publier les portraits-charges de ces Messieurs, nous a laissé entendre que leur susceptibilité froissée pourrait avoir des conséquences graves aussi bien pour notre journal que pour notre imprimeur.

En présence de cette prohibition, officieuse, il est vrai, mais dont il était prudent de tenir compte, nous avons dû nous abstenir.

Nous devons dire cependant que les notices que nous avions consacrées à ces trois députés, n'étaient ni plus malicieuses, ni plus blessantes que celles de MM. Jules Favre et Hénon.

Il nous semblait et il nous semble encore que tout homme que sa position politique, littéraire ou artistique désigne à l'attention publique, était justiciable de la caricature sans qu'il puisse en résulter aucune atteinte à sa considération.

Aussi sommes-nous convaincus que nos plaisanteries n'empêcheront pas plus M. Jules Favre d'être un grand orateur que M. Hénon d'être l'homme excellent et charitable que tout le monde connaît le pauvre surtout.

Quant à MM. Descours, Terme et Perras, nous nous bornerons à dire que se sont MM. Descours, Terme et Perras.

Prochainement d'autres PUPPAZI.

La succession de M. Delestang est encore pendante, bien que plusieurs prétendants se soient déjà présentés pour diriger, l'an prochain, nos deux scènes subventionnées.

Trois ou quatre noms surtout ont été mis en avant comme étant ceux des personnes qui aspireraient à remplacer le directeur actuel : on a parlé de M. Carpier, l'ancien associé de M. Raphaël Félix et de M. d'Herblay, artiste des Célestins et régisseur de ce dernier théâtre sous l'administration précédente.

On a également annoncé que le directeur du théâtre des Brotteaux se présentait ainsi que M. Alméras, l'ancien second chef d'orchestre du Grand-Théâtre, et un autre directeur, celui de Nantes, je crois.

Mais ce ne sont là que des bruits dont nous ne pouvons affirmer la certitude et que nous ne garantissons, du reste, en aucune façon.

Malgré le chiffre relativement élevé de la subvention, les prétentions toujours croissantes des chanteurs rendent la situation excessivement difficile pour le Grand-Théâtre, les Célestins pouvant se suffire à eux-mêmes.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce que nous apprendrons à ce sujet. Dans une ville comme Lyon, la question des théâtres offre une importance réelle, et il est à craindre que l'administration ne se trouve en face de difficultés de plus d'une sorte pour sortir de l'impasse où elle est en ce moment; ayant à ménager l'intérêt du public et celui des contribuables.

AVIS IMPORTANT.

Le soleil et les facteurs ne se couchent jamais sans que nous ayons reçu quelques lettres de lecteurs enthousiastes du *Journal de Guignol*, priant tel ou tel rédacteur de leur envoyer son portrait-carte. Les usages ridicules du jour de l'an ont donné dernièrement à cette correspondance des proportions gigantesques.

Pour satisfaire à ces innombrables demandes, sans nous mettre positivement sur la paille, nous avons d'abord songé à faire de nos portraits une prime que nous aurions gracieusement offerte, au prix de 1 franc la carte, à tous nos abonnés d'au moins une semaine.

Mais le *Salut public* annonçant qu'il offre à ses abonnés, moyennant 32 francs, une grrrrande prime (rien du général), consistant en ungrrrrand livre d'images sur l'Italie, nous avons craint qu'on ne vit dans cette coïncidence quelque allusion politique à la question romaine ou l'intention malveillante d'éreinter notre cher confrère par une concurrence déloyale.

Nous avons donc cru devoir abandonner ce projet à l'aspect séduisant; mais nous prévenons nos nombreux et sympathiques lecteurs que le prochain numéro du *Journal de Guignol* contiendra les portraits photographiés des principaux rédacteurs de cette feuille éminemment spirituelle, accompagnés d'un autographe, le tout reproduit d'après les meilleurs procédés.

La Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée, désireuse de concourir à la mise à exécution de cette idée moralisatrice, s'est empressée d'organiser un train de plaisir qui nous prendra chez le P'pa qu'Embaume, cours Lafayette, 5, à Lyon, et nous déposera, en quelques heures et à prix réduit, dans les bras et les ateliers de M. Thierry, notre concitoyen, rue de la Chaussée-d'Antin, 45, à Paris.

Grâce à cette faveur tout-à-fait exceptionnelle, le prix du prochain numéro ne sera pas augmenté.

Nous comptons sur l'immense publicité de tous les grands journaux de Lyon, dont le bienveillant et fraternel concours ne peut nous manquer dans cette circonstance solennelle, pour répandre parmi les lettrés cette nouvelle d'une transcendante importance.

LETTRES DE BALUCHON

II.

Monsieur Guignol,

Si vous m'insérez encore, je ne m'en fâcherai pas. Le public appréciera vos procédés. J'ai une mission à remplir; je la remplirai, et le monde saura que le chef des Baluchons doit défendre les siens. Je tromperai les audaces des folliculaires... Je ne mâche pas les qualifications. Je vais carrément.

Vous faites des recherches sur Camille Baluchon, mon fils cadet et successeur. Que lui voulez-vous? lui aussi va bientôt se retirer honorablement des affaires, après y avoir fait diantrement fructifier l'argent que je lui sais à sa disposition. Il est très-riche, Monsieur! Dernièrement il a marié sa fille Coralie... savez-vous combien elle a reçu en dot? quatre cents mille francs, Monsieur! quatre cents mille francs! c'est colossal! n'est-ce pas, honorable?... Voilà ce que font les Baluchons à la seconde génération! c'est pyramidal!

Je reviens à mon petit Camille... ce gaillard-là suintait le négoce. Au collège, il troquait sans cesse avec ses camarades et les roulait tous (il y avait pourtant des Juifs, là dedans). Bref, laissant la médecine pour son aîné Nicolas, et la toge pour Gaspard, deux madrés gagnant gros et bien posés, je me disais : Camille est à la hauteur des circonstances... il m'aurait enfoncé, le gredin!... c'est tout simple, il avait six fois plus d'instruction que moi. Son début fut superbe pour notre renommée de gens progressifs; ce fut un coup de foudre pour ses concurrents; il n'y avait plus à liarder. Tout fut mis sur une grande échelle, à l'instar de certains établissements de la capitale. On dora sur tranche... il faut ça maintenant, même pour les oignons. Le commerce... c'est la clef de voûte sociale!... Les affaires doublèrent, triplèrent, quintuplèrent; ah! c'est qu'il avait des capitaux; c'était une bénédiction. Tout grouillait, là-dedans; quelle activité. Faut en convenir, nos fils nous dépassent : comment? diable, iront nos arrières-neveux?... Et l'on dit que la machine commerciale n'a rien de poétique! sapristi... ce sont des imbéciles qui disent ça. Je leur dit carrément, à ceux-là : le commerce bien mené, Monsieur, c'est héroïque.

Camille est le bienfaiteur des ouvriers : il leur donne le pain et leur épargne l'aumône; ils lui doivent la vie; c'est pour eux qu'il travaille... Il est vrai que plus il occupe de ces matins-là, plus il vend et plus il a de bénéfices. Certes, nous ne sommes pas des niais; si l'on donne, chez nous, c'est pour recevoir; on sème pour récolter. Mais la balance est excellente et de plein cours; les siècles ont marché, et l'intelligence, donc? Camille est un bien digne homme; il fait aller des milliers de bras... le refrain rapporte, Monsieur...

Quant aux récriminations des misérables, ne craignez rien; il n'occupe, du reste, que la crème des travailleurs. Pas d'histoires, ni de fagots pouvant attraper le cœur. Eh, fichtre ! on ne fait pas les affaires avec des gémissements.

Enfin, c'est un négociant inattaquable, sous le rapport de l'adresse comme de l'intégrité, légalement parlant. Tout lui réussit : ses marchandises n'ont pas toujours répondu aux échantillons ; s'il trouve des pigeons, il les plume, et il ne se gêne pas pour clabauder ses confrères ; mais il n'est jamais resté court aux échéances. Non, Monsieur, je ne pense pas que vous ayez l'intention de soulever les mille et un tours d'habileté plus ou moins reçus en affaires ? ce serait trop long pour vos articles. On peut le deviner, il est vrai... ah ! je ne dis pas... je ne dis pas... Camille est une grande capacité industrielle.

Il eut, lui aussi, des commis bien dressés au casier des déchets ; ça valait la peine. On ne marchait plus que par millions ; on ne cessait pas d'être large. Quelques grammes de ci, de là... ça faisait des sommes ; ça formait les jeunes gens, et c'était si peu de choses pour l'ouvrier... Puis, ces gredins en font bien d'autres. A bon chat, bon rat !

Par exemple, il ne faisait pas comme moi... il n'achetait rien aux piqueurs d'once. Il faisait bien ; ce sont des voleurs. Ils sont hors la loi, tandis que nous ne sommes qu'aux limites. Vous voyez que je ne dissimule pas ; je vais carrément, et je sais vous couper l'herbe sous les pieds.

Autre chose : vous savez, Monsieur Guignol, puisque vous en avez touché deux mots quelquefois, que mes anciens confrères (les vieux) usaient de certains privilèges ? Eh bien, il fallait qu'une ouvrière fut bien jolie pour attirer les regards de mon fils Camille ; il laissait ça aux employés. Sa maison était pure, Monsieur ! s'il eut quelques faiblesses, je puis vous assurer que les créatures qui les lui causaient n'eurent pas à se plaindre. On leur sextuplait le travail ; elles y trouvaient leur compte, sapristi !... Mon fils est grand, généreux ! mais, pas de scandale, sinon l'on plantait la malheureuse sur le pavé. Ah ! dam, Camille est un galant homme... la famille avant tout ; on ne frustre pas ses enfants légitimes, Monsieur. En somme, dans le pays commercial, on doit être honnête ; on y travaille... et le travail ramène toujours au droit chemin. C'est mon axiome ; j'ai travaillé, moi.

Voilà ce que je puis dire sur mon fils cadet, aujourd'hui. Relativement à sa haute fortune, il faut convenir qu'au début sa position était meilleure que la mienne. Je n'avais pas le sou ; j'ai dû jouer serré. J'ai couru la poste aux liards, etc. Tiens ! j'avais tout à acquérir ; tandis que lui, je l'avais mis sur un bon pied, ce coquin-là ! Du reste, j'en conviens... il m'aurait damé le pion. Tout progresse ! c'est un malin, Monsieur, un malin, je le dis carrément. Ah ! le gredin, c'est un finaud. Il est excessivement riche ; il est bien honorable et nous porte haut dans l'estime publique... Quelle fortune ! tu n'en feras jamais autant, toi, gringalet de Guignol. Il te clot la bouche médisante et je te veille, bravo de la presse.

Salue, Guignol, salue tes maîtres,

Paul-François-Casimir BALUCHON.
Notabilité incontestable.

Depuis près de six mois nous avons le bonheur de lire à la quatrième page du *Progrès* :

Externat de jeunes filles à céder

CONDITIONS AVANTAGEUSES.

Nous serait-il permis, sans être traîné devant les tribunaux, de demander aux rédacteurs de cet estimable organe si c'est l'externat qui est à céder, ou si ce sont les jeunes filles.

THÉÂTRES.

Théâtre des Célestins. HENRIETTE MARÉCHAL. — Enfin, je suis bien aise de voir de quelle façon les frères de Goncourt avaient déshonoré la maison de Molière.

Certes il faut que ces messieurs soient de bien profonds scélérats pour aller de gaieté de cœur et sans y être forcés, apporter le déshonneur dans le domicile d'un homme qui ne leur a jamais fait du mal et n'a pas essayé de se mettre en travers de leur chemin.

Aussi les siffleurs de la Comédie-Française leur ont appris qu'on ne souille pas impunément une maison honnête, et qu'il n'est pas permis à un auteur de faire dire : *Athéniens de Chaillot, ou tourneur de mâts de coraïne en chambre*, sur un théâtre où Molière appelle les filles carognes et fait disserter longuement deux docteurs sur les crachats et les déjections d'un malade.

En vérité, il existe parmi nous d'assez drôles de corps : les mêmes gens qui vont s'esbaudir à des pièces saligotes et à des plaisanteries graveleuses, — qui ont applaudi à tout rompre Fanfan Benoiton, disant d'un air canaille : *Et ta sœur ?* ces mêmes gens, dis-je, n'ont pas souffert que MM. de Goncourt représentassent une scène de bal masqué avec ses apostrophes, ses interpellations et son débailé, et ils s'en vont sifflant et criant : « On déshonore la maison de Molière ! »

J'imagine pourtant que si Molière était consulté, il répondrait certainement :

« J'estime que ceux-là sont des *bélistres* qui se fâchent contre le miroir qui reproduit leurs grimaces. »

Je n'entreprendrai pas de rendre compte d'*Henriette Maréchal*, tous les critiques parisiens l'ont épluchée, et les gens qui s'occupent de théâtre ont pu lire en entier dans l'*Événement* cette pièce qui devrait s'intituler plutôt *Madame Maréchal*.

Car le personnage intéressant n'est pas cette jeune fille douce, aimante, trop aimante même, puisque son cœur s'ouvre à toutes les affections avec une facilité qui leur fait perdre de leur prix.

« Toutes les fois que j'ai touché la main d'une personne que j'aime, dit-elle avec une naïveté charmante, je ne porte plus les gants que j'avais : — *j'en ai tout un tiroir !* »

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'Henriette Maréchal fasse à Paul de Bréville le sacrifice d'une autre paire de gant.

Non, la passion que les auteurs ont voulu peindre est l'amour de la St-Martin, de cette femme honnête, lasse de son métier, de cette mère de famille qui, à 38 ans, se voyant enfermée entre cent mille livres de rente, à la veille d'être vieille, se sent prise de l'envie de *savoir*, de *commettre* et d'aimer autre chose que son mari et sa fille, s'affuble d'un domino pour aller au bal de l'Opéra, la rencontre un adolescent en quête d'amour lui aussi, et laisse aller son âme à ces sensations neuves, à ces voluptés âcres et inconnues qu'elle paiera de la mort de sa fille.

Le sujet n'est pas nouveau, dira-t-on, eh ! mon Dieu, trouvez-m'en un qui le soit ? Nous n'avons qu'un nombre limité de vices et de passions, et je délire d'en trouver un seul qui n'ait pas été exploité et exploré par tous les auteurs : — l'amour et l'adultère ne chôment jamais sur la scène, et toute la question est de savoir de quelle façon on les accommode.

Or, si MM. de Goncourt manquent à peu près complètement d'habileté scénique, ils n'économisent pas assez les tirades, et ne savent pas tenir en éveil l'intérêt des spectateurs par ces petites péripéties de planches, ces entrées et ces sorties calculées auxquelles le talent n'a souvent rien à voir, et que la fréquentation des coulisses leur apprendra bien vite, — il est incontestable que leur pièce est écrite de toute autre encre que la plupart des œuvres qui n'ont jamais passé pour déshonorer la maison de Molière.

Le style en est net et vigoureux, original souvent ; il y a de l'esprit et du meilleur, enfin je ne vois pas ce que les situations trouvées par MM. de Goncourt ont d'impossible et d'abracadabrantes.

On a crié beaucoup contre la scène du baiser qui termine le second acte, et on n'a pas compris que ce baiser déposé par M^{me} Maréchal sur le front de Paul de Bréville qu'elle croit évanoui, est un aveu autrement éloquent que l'éternel : Je t'aime ! que les acteurs ne peuvent plus prononcer sans faire sourire le spectateur.

On a crié davantage encore contre le coup de pistolet de la fin, et on n'a pas trouvé que c'était la plus terrible punition de la femme adultère, de faire tuer sa fille pour elle. — Non, ce coup de pistolet a effarouché des spectateurs timorés qui assistent sans broncher à des drames où chaque acte ne saurait marcher convenablement, à moins d'une demi-douzaine de cadavres.

Alors, par une condescendance regrettable pour ces

âmes sensibles, les auteurs ont supprimé le bruit du pistolet, M. Maréchal vise, mais le coup ne part pas !

Cette maladresse suffirait à faire tomber la meilleure pièce.

Henriette Maréchal meurt-elle, oui ou non ?

Si oui, c'est donc de peur ?

Si non, que devient le dénouement ?

C'est inexplicable ; il valait mieux laisser siffler.

L'interprétation est loin d'être parfaite : si nous avons des éloges sincères à adresser à M^{me} Blanchard, qui est une artiste consciencieuse et une comédienne de vrai talent, nous ne saurions en dire autant à M. D'Herblay. Il récite son rôle de Pierre de Bréville avec une mollesse et un air dégouté qui font plaisir à voir. — Je suppose que la pièce lui déplaît. — M. Tram (Pierre de Bréville) Mlle Jacobs (Henriette Maréchal) ont fait de leur mieux, mais ce mieux serait-il l'ennemi du bien, pour M. Tram surtout ?

Quant à M. Laty, il n'a guère réussi à égayer la scène du bal masqué qui était d'une tristesse morne ; cependant la seconde partie de son rôle a été dite par lui très convenablement.

En résumé, la pièce a été sifflée, et le *Salut public* voue aux foudres de la critique.

Laissons fouetter ; à quand le prochain triomphe de M. Dennery ou d'Ennery ?

FRÈRE JACQUES.

On me permettra de faire remarquer que je n'ai pas dit un mot de Pipe-en-bois. Les lecteurs m'en sauront-ils gré ?

F. J.

AVIS.

Les personnes qui auraient des communications à faire au sujet de l'INDICATEUR LABAUME, sont priées de s'adresser soit aux *Facteurs réunis*, passage des Terreaux, soit au *Bureau de l'imprimerie*, cours Lafayette, 5.

CORRESPONDANCE

A M. Basilic. — Merci, Monsieur, de votre offre bienveillante ; il va sans dire que nous acceptons.

A un Poète caladois. — Très-joli surtout quand on a lu Musset, mais nous avons déjà trop de vers.

A M. Tire-Bouchon. — Votre envoi n'a pas besoin d'être accompagné d'autant de modestie, il passera un de ces jours.

A M. Jean-Jean. — Nous vous satisferons prochainement, ou nous partageons complètement votre opinion sur le sujet dont vous nous parlez.

A M. Pet-en-l'air. — Vos avis seront pris en considération.

A M. Long-Pif. — Merci de ta nécrologie et de ton avis. Dis-moi que tu termines-là la liste des condamnations.

A Mlle Péroline. — Tu auras un avis, sois tranquille. Des faits semblables ne passent pas sans être signalés.

A M. Riquet. — Vos bugnes ont de la barbe. Envoyez-nous quelque chose de plus frais.

A M. Auguste d'O. — Boileau a dit en pensant sans doute à vos articles :

Polissez-les sans cesse et les repolissez.

A M. Jannelu. — Vos notes sont remises à Guignol qui en fera son profit à propos de l'exposition.

A Mlles Rose-Faute, Centre, Belle-Jambe. — Envoyez, Mesdemoiselles, vos portraits physiques et moraux. S'il y a des démanches, nous vous les ferons connaître.

A M. Félix Devernol. — Vous voyez que nous vous utilisons. Continuez et venez nous voir.

A Mlle Ving-six printemps, plus un hiver. — Toi, tu voudrais bien te marier avec notre collaborateur ; malheureusement c'est déjà fait.

A M. Ka ke ki ho ku. — Merci du café — pour la semaine prochaine ; — nous acceptons la suite avec reconnaissance.

Le Gérant, E. THOMAIN.

IMPRIMERIE LABAUME, COURS LAFAYETTE, 5